

# DE « SPEAK WHITE » ET « SPEAK WHAT » JUSQU'À « SCHIZOPHRÉNIE LINGUISTIQUE » OU COMMENT LES LITTÉRATURES DU CANADA FRANCOPHONE ET DE LOUISIANE JONGLENT AVEC LES LANGUES OFFICIELLES

Peter KLAUS  
Freie Universität Berlin

**Abstract (En):** The article offers a brief survey of the different solutions to the bilingual situation in Canada and the United States that Quebec, Acadian, Ontario, Manitoba and Louisiana literatures provide. The relationship with the dominant English language varies, in the texts, between regions. The literature thematizes linguistic conflicts according to the position and importance of one or the other language: between irony, parodic submission and aggression, between playfulness and caricature. Taking as a reference point the significant writers of the respective literatures, the course of the past half-century shows the difference between the majority presence of French in Quebec and the minority situations in New Brunswick, Manitoba, Ontario and Louisiana.

**Keywords (En):** bilingualism; Quebec, Acadian, Ontario, Manitoba, Louisiana literatures; Barry Jean Ancelet; David Cheramie; Deborah Clifton; Patrice Desbiens; Calixte Duguay; Jacques Godbout; Raymond Guy LeBlanc; Zachary Richard; Lola Lemire Tostevin; Marc Prescott

**Mots-clés (Fr) :** bilinguisme ; littératures québécoise, acadienne, ontarienne, manitobaine, louisianaise ; Barry Jean Ancelet ; David Cheramie ; Deborah Clifton ; Patrice Desbiens ; Calixte Duguay ; Jacques Godbout ; Raymond Guy LeBlanc ; Zachary Richard ; Lola Lemire Tostevin ; Marc Prescott

**DOI :** 10.32725/eer.2022.023

## Introduction

Lorsque François Paré a publié son livre *Les Littératures de l'exigüité* en 1992, il ne pouvait pas prévoir que les craintes de disparition ou d'assimilation par rapport à la situation du français, qui étaient devenues quasi des leitmotivs au Québec et ailleurs au Canada ainsi qu'en Louisiane, n'allaient pas se « réaliser ».

Et pourtant, les luttes de survie du français sont loin d'être terminées. La pression assimilatrice de l'anglais est surtout sensible et tangible dans les « petites » littératures en dehors du Québec, mais la résistance s'organise et se répercute dans les arts, la poésie, le roman et le théâtre.

Lorsque Michèle Lalonde a publié son poème-manifeste « Speak white », en 1968, la Révolution tranquille ne s'était pas encore essoufflée. D'une autre façon, autour de 1970, elle commençait ailleurs au Canada, en Acadie, en Ontario et même en Louisiane, qui a failli devenir officiellement bilingue à la fin des années 1960, un statut que le Nouveau-Brunswick a obtenu en 1970.

Comme on sait, les différentes lois linguistiques votées au Québec, au Nouveau-Brunswick, au niveau fédéral à Ottawa, et les différents accommodements du français en Ontario et au Manitoba ont eu leurs effets. La Loi 101 du Québec,

considérée par certains comme un « ersatz » d'une déclaration d'indépendance, a pu procurer une accalmie politique et sociale.

Mais, avant cela, les poètes et écrivains du Québec et d'ailleurs au Canada et en Louisiane avaient déjà aiguisé leur sens ludique et taillé leur crayon, afin d'illustrer la situation linguistique, surtout à partir d'une position minoritaire.

Jacques Godbout, dans son roman désopilant *Salut Galarneau !* (1967), utilise la problématique anglais versus français à des fins ironiques. Au début du livre, il décrit le Québec comme une sorte de zoo. Les touristes américains viennent visiter « la belle province, la différence, l'hospitalité *spoken here* » (GODBOUT, 1967 : 14) et il continue, un peu plus loin, lorsque le protagoniste achète des allumettes : « *Thank you merci, Come again au revoir, Close Cover Before Striking*, baissez la tête avant de frapper... » (GODBOUT, 1967 : 23) Ce commerce désinvolté avec l'anglais avait déjà agacé le grand poète québécois Gaston Miron (1928-1996) qui se plaignait ironiquement de devoir vivre dans un pays bilingue où les panneaux de signalisation étaient marqués « rue-street ».

Lorsque Michèle Lalonde, dans son célèbre poème-manifeste « *Speak white* », ironise la soi-disant supériorité et suprématie de tout ce qui est anglais, la langue, bien sûr, mais surtout la culture, elle profère à la fin de son texte cette prédiction, ô combien bienfaitrice, que « nous ne sommes pas seuls – we are not alone ». En deux langues, bien entendu.

En 1989, Marco Micone reprend le thème de « *Speak white* » dans sa réplique « *Speak what* » afin de réclamer une place pour les immigrés dans une société francophone du Québec qui, entre autres, s'est découvert une nouvelle assurance, grâce à la Loi 101.

Jacques Godbout, par contre, dans son roman *Les Têtes à Papineau* (1981), met en scène la cohabitation dans un seul corps de deux têtes avec chacune sa langue, une belle image pour les *Deux Solitudes* décrites par Hugh MacLennan dans son roman de 1945.

Chez Godbout, les deux frères Charles et François sont condamnés de naissance à un tête-à-tête (pas de jeu de mots !?) permanent. C'est ainsi que Charles critique le commerce frivole et gaulois (!) de François avec la langue et ses jeux de mots et François trouve son frère par trop flegmatique et bien « british ». Ils décrivent leur vie dans un journal intime, « récit bigraphique » (sic !), qu'ils rédigent à l'hôpital en attendant l'opération qui devrait séparer leurs têtes. Le résultat : la tête recomposée est devenue unilingue anglaise et le livre se termine par une lettre en anglais adressée à l'éditeur pour lui expliquer l'impossibilité de finir le livre en français. Cette fin quelque peu pessimiste par rapport à la survie du français dans un Canada officiellement bilingue ne constitue pas une déclaration politique de la part de l'auteur. C'est plutôt une parodie concernant l'éternelle incertitude bien canadienne – ou québécoise – concernant le rêve indépendantiste du Québec qui se volatilise à chaque référendum. On pourrait également interpréter le roman de Godbout en tant que représentation fictionnelle du trauma québécois de la « disparition », la disparition du français, donc de la différence culturelle distinctive et constitutive du Canada.

En 1983, deux journalistes anglo-montréalais publient un livre au titre décapant *The Anglo Guide to Survival in Québec. Special Refugee Section*. Le livre est quasi une réplique à la politique unilingue québécoise de l'époque qui a incité de nombreux anglophones à quitter Montréal. Le livre est une réponse à l'institution de l'Office de la Langue Française (OLF) qu'on avait qualifié à l'époque de police linguistique. Le recueil constitue une jolie anthologie ludique de situations uni-ou bi-lingues et tente de désamorcer par l'humour les tensions intercommunautaires. L'OLF cité y est représenté installé sur un char d'assaut avec pour cible le quartier de Westmount anglophone de Montréal. Le livre est truffé de caricatures désopilantes qui se moquent de l'interdiction de l'affichage en anglais, entre autres. Pour donner un exemple, j'ai choisi un des cinq « Dialogues » de Josh Freed, qu'il appelle « five “garden varieties” of Quebec franglais » : Voici le « Dialogue I », intitulé : « L'Anglais et le Français » :

A : Hi !  
F : Bonjour.  
A : I'd like a pound of coffee, please.  
F : Oui, m'sieur. Régulier ou filtre ?  
A : Regular, please. Is it fresh ?  
F : Oui, m'sieur. Il vient d'arriver hier...Voilà, m'sieur.  
A : Thanks. How much is that, please ?  
F : Quatre dollars et quatre-vingt-douze, m'sieur.  
A : Four dollars and ninety-two cents. There you go. Thanks very much.  
F : Pas de quoi, m'sieur.  
A : See you tomorrow, Jean-Pierre.  
F : À demain, Phil.  
(FREED, KALINA, 1983 : 14)

Comme quoi la coexistence culturelle et linguistique est chose faite, au moins pour ces deux interlocuteurs. Mais le quatrième de couverture du livre nous dévoile ce qui suit :

The province that brought you René Lévesque, the October Crisis, the language police and smoked meat, now brings you...The Anglo Guide to survival in Québec.

[La Province qui vous a donné René Lévesque, la crise d'Octobre (1970), la police linguistique et le smoked meat vous apporte maintenant... le Guide Anglo pour une survie au Québec. Traduction de l'auteur].

Le Québec ne s'est pas arrêté là. Les Anglo-Montréalais sont en partie revenus de leur exil torontois et se sont accommodés de la situation dans la province unilingue (par la loi). Et les Québécois ont continué à se battre contre la pression de l'anglais en traduisant tout ce que le marché a voulu leur imposer en anglais. Par contre, l'avenir du français au Québec ne semble plus menacé comme dans les années 1960. La situation est différente et plus complexe dans les autres francophonies canadiennes.

## L'étonnante Acadie

Comment les poètes et écrivains acadiens vivent-ils leur situation de minorité francophone ? Et comment vivent-ils le commerce entre les deux langues et cultures, entre le français et l'anglais, mais aussi entre le français et la variante populaire, le chiac ?

Le poète Calixte Duguay pose le problème ainsi :

Avoir un pays  
Dire mon Acadie  
Comme on dit ma Chine  
Comme on dira un jour  
Peut-être  
Mon Kébek  
Et sentir dans ses entrailles  
Palpiter  
Comme une envie de pain de pays  
Et des frissons d'appartenance  
Avoir les yeux grands ouverts  
Comme pour capter les messages  
De ses arbres et de ses fleurs  
De l'air du feu du sel et de l'eau.  
(DUGUAY, 2004 : 5)

« Avoir un pays ». Toute la question existentielle de l'Acadie et des Acadiens se trouve résumée dans ces trois mots. Nous savons que ce qui manque à l'Acadie, c'est d'avoir un territoire bien délimité tel que le Québec, par exemple. Car, contrairement au Québec, l'Acadie, elle, paraît être un mythe, un pays imaginaire, sans véritables assises géographiques. Les Acadiens du Nouveau-Brunswick dont ils constituent environ 35 % de la population se concentrent surtout dans la frange côtière de la province, ce qui se voit bien dans certains noms de lieux cités dans le poème *Acadie Rock* de Guy Arsenault.

Le poète Raymond Guy LeBlanc a une réponse percutante quant à l'usage qu'il fait de l'anglais :

Je jure en anglais tous mes *goddamn* de bâtard  
Et souvent les *fuck it* me remontent à la gorge  
Avec des *Jesus Christ* projetées contre le *windshield*  
Saignant *medium rare*

et il continue

Je suis Acadien  
Ce qui signifie  
Multiplié fourré dispersé acheté aliéné vendu révolté  
Homme déchiré vers l'avenir.  
(LEBLANC, 2010 : 76)

L'usage qu'il fait de l'anglais est clairement injurieux. Les interjections et jurons sont en anglais et son autodescription en français et en tant qu'Acadien ne fait que souligner le statut discutabile et fragile de la langue de la minorité dans une province

officiellement bilingue. À cette situation, le poète acadien Guy Arsenault a une tout autre réponse qui exprime la révolte, la colère d'une génération qui met en question le système établi, qu'il soit politique, social ou religieux. Dans ses énumérations jaillit toute la frustration d'une génération, frustration qui s'exprime au moins partiellement en anglais et en langue populaire, comme dans le poème qui suit :

Acadie Rock  
Bouctouche by the sea  
Cocagne in the bay  
Shédiac on the rocks  
Northumberland  
Straight  
pi un jardin de patates du côté de la mer

Un jardin de  
Kent Homes<sup>1</sup>  
au côté d'la Highway  
cultivay par :  
Irving Plus<sup>2</sup>.  
Farewell  
Kent Homes

Ta maison  
çé ton ché vous

Shédiac by the sea  
Cocagne in the bay  
Bouctouche sur mer  
pi le bas d'la trac  
comme tiriac

pi la senteur  
pi la chaleur  
du bon bois d'érable brûlé  
çé pas pareil comme  
la senteur  
pi la chaleur  
d'un poêle à l'huile

Ta maison  
çé ton ché vous

Shédiac by the sea  
Bouctouche sur mer  
J'ai faim de l'Acadie  
et j'ai soif de Parole.

(MAILLET, LEBLANC, EMONT, 1979 : 579-580)

---

<sup>1</sup> Kent Homes, une entreprise qui construit des maisons préfabriquées et modulables.

<sup>2</sup> Irving Plus, une compagnie pétrolière.

## **L'Ontario francophone**

La situation du français en Ontario, officiellement bilingue, est forcément différente de celle du Québec et de l'Acadie. Bien que la communauté francophone de l'Ontario ne comporte qu'environ 5 % d'une population de 10 millions d'habitants, sa force réside dans le fait que la francophonie ontarienne se concentre grosso modo dans trois centres : la région de Sudbury (Nord de l'Ontario), la région d'Ottawa et Toronto qui continue d'attirer des immigrants francophones d'Afrique et d'ailleurs. Dotée d'une forte infrastructure culturelle (théâtres, maisons d'éditions, universités, centres culturels, radios et télévisions), la francophonie ontarienne se défend pour l'instant assez bien avec ses poètes, écrivains, dramaturges de renommée nationale et internationale. Un des plus importants poètes francophones de l'Ontario est Patrice Desbiens, né en 1948 à Timmins<sup>3</sup>. Il a publié, entre autres, *L'Homme invisible / The Invisible Man*. Dans l'introduction du livre, Johanne Melançon le cite en se référant à une interview accordée au *Devoir* :

Je découvrais une réalité... je ne dirais pas douloureuse, mais embêtante, mêlante, avec deux langues, deux identités. Finalement, dans le livre, l'homme invisible est flushé. Les Québécois francophones ont leur identité, ils y tiennent. Les Canadiens anglophones aussi. L'homme invisible est entre les deux, dans un no man's land, et il va d'une identité à l'autre. (BAILLARGEON, 1998 : B1)

Patrice Desbiens, lui aussi, aime jouer avec les situations bilingues, comme on peut le voir dans le petit poème suivant, intitulé « Drowning School "Si je vous ai bien compris..." René Lévesque – 20 mai 1980 »

She was trying very hard to  
speak French to me.  
Elle essayait très dur de  
parler français à moi.  
All her sentences ended with  
a ?  
Toutes ses sentences finissaient  
avec un ?  
J'aime ta poème ?...she said.  
J'aime tes leaves... surtout  
Gross Guitar Rude ?...  
Was she trying to pick me up ?  
Elle me donne son numéro  
de téléphone.  
C'est un numéro que je connais.  
Now I understand.  
Je parle deux langues : mais je  
n'ai qu'un cœur.  
(DESBIENS, 2007 : 57)

---

<sup>3</sup> Il est intéressant de noter que certaines villes du nord de l'Ontario sont jusqu'à environ 90 % francophones, comme les villes de Timmins et Hearst qui, elle, se voit même dotée d'une université et d'autres infrastructures culturelles.

Patrice Desbiens n'est pas seul à lutter pour une présence renforcée du français. Robert Dickson (1944-2007), à qui il a dédié le livre dont est tiré le poème cité, est un transfuge anglophone qui a épousé la cause du français en Ontario. Il s'y est employé comme professeur à l'Université Laurentienne de Sudbury. Il a contribué à créer les Éditions Prise de Parole à Sudbury et s'est investi dans la vie culturelle de la région sans oublier ses activités d'écrivain, de poète et de traducteur. Lui, l'ancien anglophone, a traduit en français, entre autres, le roman *Kaki* de l'écrivaine ontarienne Lola Lemire Tostevin (\*1937). Cette dernière, tout comme Patrice Desbiens, est née à Timmins (Nord de l'Ontario). Elle est poète et traductrice, entre autres, de Nicole Brossard, de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert. Malgré le fait qu'elle ait été élevée en français par des parents franco-ontariens, elle écrit pour l'essentiel en anglais. Mais, tout comme son traducteur Robert Dickson, elle écrit et publie également en français et elle traduit des auteurs de renom dans les deux langues officielles du Canada. *Frog Moon*, qui donne *Kaki* dans sa traduction française, est son premier roman. Laure, l'héroïne du roman, originaire du nord de l'Ontario, a été élevée en français et le récit tourne autour de la problématique de la survie du français en situation minoritaire. Voici une citation, tirée du chapitre intitulé « *Kaki* » :

Mon tout premier souvenir est celui de ma mère qui raconte des histoires. « Déjà quand tu n'avais que trois mois, tu répondais au nom d'une grenouille. » Pas inhabituel pour une Canadienne française, sauf que cette grenouille-là était crie. *Kaki*. Version abrégée d'Oma-ka-ki, deuxième-née d'Oma-ma-ma, mère-terre qui donna naissance à tous les esprits du monde. [...] Lorsque ma mère tomba sérieusement malade trois mois après ma naissance, une Algonquine de notre quartier l'aïda à me sevrer. Elle me surnomma *Kaki*. Sûrement parce que nous étions Canadiens français mais aussi parce que je suis née au mois de juin, le mois de la lune des grenouilles. (LEMIRE TOSTEVIN, 1997 : 35)

## **Le Manitoba et sa communauté francophone**

Le Manitoba, essentiellement fondé par le rebelle métis francophone Louis Riel (1844-1885), ne comporte qu'une petite minorité francophone concentrée à Saint-Boniface, aujourd'hui un quartier de Winnipeg, situé sur la rive droite de la Rivière Rouge, emblématique pour tout historien de l'ouest du Canada.

La communauté des francophones du Manitoba compte autour de 65 000 à 70 000 personnes. Saint-Boniface, leur centre, dispose d'une université francophone et de deux maisons d'édition francophones, les Éditions du Blé, fondées en 1974, et les Éditions des Plaines. Malgré leur nombre restreint, les Franco-Manitobains sont fiers de disposer, avec le Théâtre Cercle Molière, de la plus vieille troupe de théâtre au Canada, qui a pu célébrer en 2021 son 95<sup>e</sup> anniversaire. Certains écrivains connus nationalement et internationalement sont originaires de Saint-Boniface, dont Gabrielle Roy, J. R. Léveillé, Paul Savoie et Marc Prescott (\*1971), dramaturge, dont il sera question ici. En effet, en 1993, ce même Marc Prescott a provoqué un scandale avec sa pièce de théâtre *Sex, Lies et les Franco-Manitobains* où il aborde la réalité linguistique plus que complexe des francophones au Manitoba. Une autre de ses pièces, *Bullshit*, mise en scène sous le titre censuré de *Poissons*, lui apporte les honneurs, en 2001, avec l'attribution du

« Masque » pour la meilleure production franco-canadienne, tandis que quelques années plus tôt sa pièce *L'Année du Big Mac* a été le plus grand succès de l'École nationale de théâtre du Canada à Montréal.

Comment procède-t-il dans sa pièce *Sex, Lies et les Franco-Manitobains* ? Au centre de la pièce est la question du bilinguisme, et c'est là que réside tout son intérêt. Car exposer sur scène une réalité bilingue allait à l'encontre du préjugé prévalant dans les communautés francophones du Canada, et surtout du Québec, qui voulait que le bilinguisme soit néfaste pour la survie du français. Mais cette perception ne prend pas en compte la réalité quotidienne des petites communautés francophones en dehors du Québec. Dans cette situation minoritaire, il n'est tout simplement pas possible de fonctionner uniquement en français. Le bilinguisme sert ici paradoxalement à préserver le français, à le sauver. La pièce de Marc Prescott met en scène trois personnages, une jeune femme francophone bilingue (ELLE) qui, à la veille de Noël, reçoit la visite de deux cambrioleurs, un francophone bilingue (LUI) et un anglophone unilingue (HIM). « Comme ce dernier ne comprend pas le français », précise Louise Ladouceur, « il faut lui parler en anglais ou traduire en anglais les échanges qui ont lieu en français. » (LADOUCEUR, 2016 : 4) La constante alternance des langues dans les dialogues entraîne des quiproquos et des jeux de mots dont la compréhension nécessite une bonne connaissance des deux langues en question. Le bilinguisme des francophones leur permet alors de duper l'anglophone, ce qui a pour effet de souligner les avantages que leur procure le bilinguisme. Le protagoniste LUI souligne ce fait en disant :

L'anglais icitte, ça s'attrape comme un rhume. T'as pas le choix de le parler. T'as pas le choix que d'être bilingue. Pis c'est ça que je suis ; bilingue. Pas anglophone, pas francophone : BILINGUE. (PRESCOTT, 2013 : 50)

Chargé par son homologue anglophone de traduire un passage du journal intime de la jeune femme où elle parle de rapports sexuels, le cambrioleur en modifie le contenu, comme on peut le voir dans l'exemple suivant :

LUI – (lisant son journal intime) « Je me demande si un jour je pourrai me donner à un homme. Pour l'instant, je devrai me contenter de mes fantasmes en attendant mon prince charmant. » (À ELLE) Comment ça tu pourrais pas ?

ELLE – C'est pas de tes affaires.

HIM – What does it say ?

LUI – It says she couldn't.

HIM – Couldn't what ?

LUI – Couldn't...Euh...Couldn't join him in his exploration of the continent down under because...

HIM – Because ?

LUI – ...because... (Rapidement) ...because she didn't have any experience, she had never been to Australia and she didn't like kangaroos.

(PRESCOTT, 2013 : 50)

## **La Louisiane francophone et la « Schizophrénie linguistique »**

Loin sont les jours du CODOFIL<sup>4</sup> qui défendait l'idée d'une Louisiane officiellement bilingue<sup>5</sup>. Il est donc d'autant plus important de porter à la connaissance du public l'existence d'une culture et d'une littérature de langue française en Louisiane. Le lecteur ainsi préparé et averti découvre avec un étonnement certain qu'il n'y a pas qu'un français de Louisiane. Que ce français-là est multiforme et traversé par des imaginaires et autres histoires coloniales et ethniques, que ce français-là est censé représenter le vécu, la culture et l'histoire d'une population composite. Il n'est donc pas étonnant de voir se côtoyer des patrimoines aussi disparates que celui des Acadiens déportés suite au « Grand Dérangement » de 1755, des Acadiens devenus des Cajins ou Cadiens pour les uns, des Cajuns pour les autres. À cela il faut rajouter une population noire qui descendrait directement d'anciens esclaves fuyant avec leurs propriétaires le futur État indépendant qui deviendra Haïti, et *last but not least* les Amérindiens de l'ethnie des Houmas qui auraient opté pour le français. Le résultat ne peut qu'enchanter tout linguiste ou ethnologue s'intéressant aux langues et cultures qui se côtoient et en produisent de nouveaux outils : des créoles blancs et des créoles de couleur.

En 1980 a été publiée une petite anthologie intitulée *Cris sur le Bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*. Bien que publié à Montréal, ce recueil, qui contient les textes de huit poètes, est plus que jamais d'actualité, notamment parce que récemment un jeune chercheur européen a consacré sa volumineuse thèse de doctorat essentiellement à cette petite anthologie (CAPARROY, 2017). Les textes réunis des Jean Arceneaux (nom de plume de Barry Jean Ancelet), Debbie Clifton et Zachary Richard sont percutants, durs et attendrissants en même temps.

Jean Arceneaux parle de la perte du français dans ces termes :

Perdre le français ?  
Ayò on est rendu là  
Dans notre histoire,  
Ça serait un maudit  
Dénousment quand même.  
(ANCELET, 1980 : 15)

Et Deborah Clifton, poète afro-américaine, enseignante de français et de créole, trouve d'autres moyens pour exprimer l'entre-deux des langues et cultures. Mais pas seulement ! Car dans son poème « Blackie Frugé », elle aborde également la question de la couleur et des classes sociales, donc du racisme omniprésent dans le sud des États-Unis. Elle ne mâche pas ses mots :

---

<sup>4</sup> CODOFIL = Council for the Development of French in Louisiana.

<sup>5</sup> Malgré les efforts du CODOFIL, il n'y a toujours pas de lois linguistiques qui feraient du français une des langues officielles de Louisiane. Il n'existe pas de loi actuelle déclarant le français langue officielle en Louisiane, pas plus que l'anglais d'ailleurs.

Blackie Frugé<sup>6</sup> té ein Red Frenchman  
Il vini d'eine famille de Red Frenchman  
so maman té Red  
so pa té Red  
tout ces fils-putain Frenchmen  
té Red Red Red...

Nous-aut don't serve no green-eyed  
White-assed, sauvage Red Frenchman  
niggers icit...  
pas dans honkey-tonk, oh no !  
(CLIFTON in ANCELET, 1980 : 68)<sup>7</sup>

Le poème s'y prend en créole à un Louisianais blanc, un musicien connu de surcroît, d'origine francophone mais qui apparemment renie ses origines et même sa langue.

Zachary Richard (\*1950), auteur, compositeur, chanteur et poète, est un des artistes les plus importants de la francophonie nord-américaine. Ambassadeur de la culture cajune, il représente sa Louisiane francophone sur de nombreuses scènes, dont celles de Montréal et de Paris. Voici un de ses poèmes :

Poème Pour La Défense De La Culture  
Devenu étranger à ma propre langue,  
Parler français, parler anglais,  
caméléon de culture,  
c'est quoi, quoi c'est ça  
la culture.  
Crier Acadien,  
Brailler 'Cajin, Danser, Vivre,  
Rire, Porter chagrin,

Porter misère,  
Voyager d'amour.  
Dans toutes les langues  
Du monde, tout l'monde  
Criant d'une seule voix  
« J'su que j'su. »  
Fin de la tyrannie.  
Délivrance à la paix.  
(RICHARD in ANCELET, 1980 : 115)

David Cheramie, un autre grand poète contemporain de Louisiane, thématise et ironise, lui aussi, à la manière du poème-manifeste « Speak white » de Michèle Lalonde, la prétendue suprématie de l'anglais et il trouve ces formules dans son poème intitulé « O.E.D.<sup>8</sup> » :

pour finir  
je ne suis pas fâché  
d'avoir appris l'anglais.  
à présent, je connais dire  
*sludge pit*  
pas surprenant qu'il n'y a pas  
de mot pour ça en français.  
et comment tu dis  
*chemotherapy*  
*radical mastectomy*  
*coastal erosion ?*

ah oui, c'est une grand langue que l'anglais  
avec Shakespeare et tout ça.  
c'est pas un Cadien qui dirait  
*To be or not to be ?*  
sacrée question, hein ?  
c'est peut-être parce qu'un Cadien  
connaît déjà la réponse.  
(CHERAMIE, 1977 : 14)

---

<sup>6</sup> Blackie Frugé, un musicien (violoniste) blanc de musique cajun qui a joué pendant plusieurs décennies dans des clubs et autres endroits avec son fils Paul Frugé et d'autres musiciens formant le groupe nommé Hicks Wagon Wheel Ramblers.

<sup>7</sup> Traduction approximative en français standard : Blackie Frugé était un Red Frenchman/ Il vint d'une famille de Red Frenchman/ sa maman était Red/ son papa Red/ tous des fils-putain Frenchmen/ étaient Red Red Red/ Nous autres ne servons pas/ des Frenchman sauvages aux yeux verts aux cul blancs./ Nègres ici./ pas dans un honkey-tonk bar, oh no ! [traduction par l'auteur de l'article].

<sup>8</sup> O.E.D. = selon toute vraisemblance : *Oxford English Dictionary*.

Et on terminera avec quelques vers du poème « Schizophrénie linguistique » du poète Jean Arceneaux :

I will not speak French on the school grounds <sup>9</sup>	Et pour crier ?
I will not speak French on the school grounds	Et chanter ?
I will not speak French...	Et aimer ?
Et on speak pas French on the School grounds	Et vivre ?
Et ni anywhere else non plus...	(ARCENEUX in ANCELET,
Et pour pleurer, c'est en quelle langue qu'on pleure ?	1980 : 16-17)

### **Éléments de conclusion**

Ce petit parcours à travers les différentes régions francophones du Canada et de Louisiane a peut-être éveillé l'intérêt de l'un ou de l'autre à se pencher sur cette problématique complexe qu'est la cohabitation des deux langues officielles du Canada ou la situation linguistique en Louisiane. On a pu constater que le commerce avec l'Autre, avec l'autre langue dans les textes varie entre les régions, entre ironie, soumission parodique et agression, entre jeu ludique et caricature, selon la position et l'importance de l'une ou de l'autre des deux langues. Le témoignage le plus rafraîchissant (?) aura peut-être été le constat du protagoniste LUI dans la pièce *Sex, Lies et les Franc-Manitobains* de Marc Prescott qui se qualifie de « bilingue » et qui se voit privilégié par rapport à tous les autres unilingues, qu'ils soient francophones ou anglophones. Il a peut-être fallu qu'un jeune dramaturge brise les glaces des inhibitions langagières qui ont prévalu assez longtemps au Québec, où le bilinguisme officiel du Canada a été et est peut-être encore considéré comme anathème.

### **BIBLIOGRAPHIE**

- ANCELET Barry Jean (éd.) (1980), *Cris sur le Bayou. Naissance d'une poésie acadienne en Louisiane*, Montréal, Les Éditions Intermède.
- BAILLARGEON Normand (1998), La tendresse comme seule adresse : le poète franco-ontarien a surmonté la misère de l'instabilité identitaire, *Le Devoir*, 11 mai 1998.
- CAPARROY Jean-François (2017), *Poésie francophone de Louisiane à la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Complexité linguistique et clandestinité dans les œuvres de Arceneaux, Cheramie et Clifton*, Bruxelles, Peter Lang.
- CHERAMIE David (1977), *Lait à mère – interrompu par L'été et février. Poèmes de l'Acadiana du XX<sup>e</sup> siècle finissant*, Moncton/Sudbury, Éditions d'Acadie et Prise de parole.
- DESBIENS Patrice (2008), *L'Homme invisible/ The Invisible Man suivi de Les Cascadeurs de l'Amour*, Sudbury, Éditions Prise de parole.
- DESBIENS Patrice (2007), *En temps et lieux*, Montréal, L'Oie de Cravan.

---

<sup>9</sup> L'expression anaphorique « I will not speak French on the school grounds » rappelle la loi de 1921 qui interdisait l'enseignement du français en Louisiane. Depuis, on enseigne de nouveau le français dans certaines écoles.

- DUGUAY Calixte (2004), Avoir un pays, in : KLAUS Peter (éd.), *Neue Romania. Acadie 1604-2004*, vol. 29.
- FREED Josh, KALINA Jon (éds) (1983), *The Anglo Guide to survival in Québec*, Montreal, Eden Press.
- GODBOUT Jacques (1967), *Salut Galarneau !*, Paris, Éditions du Seuil.
- KLAUS Peter (éd.) (2004), *Neue Romania*, Acadie 1604-2004, vol. 29.
- LADOUCEUR Louise (2016), Sex, Lies et les Franco-Manitobains de Marc Prescott : de l'esclandre étudiant (1993) au classique avant-gardiste (2013), *Continents manuscrits. Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora. Genèses du texte théâtral en français*, 7, <https://doi.org/10.4000/coma.750>.
- LEBLANC Raymond Guy (2010), Épilogue : Je suis Acadien, in : LONERGAN David (éd.), *Paroles d'Acadie. Anthologie de la littérature acadienne (1958-2009)*, Sudbury, Prise de parole.
- LEMIRE TOSTEVIN Lola (1993), *Frog Moon*, Dunvegan, Éditions Cormorant Books, traduit en français sous le titre *Kaki* (Sudbury, Prise de parole, 2007).
- MAILLET Marguerite, LEBLANC Gérard, EMONT Bernard (1979), *Anthologie de textes littéraires acadiens 1606-1975*, Moncton, Éditions d'Acadie.
- PARE François (1992), *Les Littératures de l'exiguïté*, Hearst, Les Éditions du Nordir.
- PRESCOTT Marc (2013), *Sex, Lies et les Franco-Manitobains*, Théâtre, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé (2<sup>e</sup> édition revue et modifiée par l'auteur).